

LE PARCOURS D'UN JEUNE RÉSISTANT, ALBERT DUIGOU.

Le durcissement des conditions de vie imposé par l'armée d'occupation à partir de 1942 a contraint les résistants à mieux s'organiser pour être plus efficaces. Des Plounéziens ont très vite rejoint les noyaux en train de se former et de se structurer en réseaux. Mais la clandestinité impose discrétion et vigilance, même si des noms et des adresses circulent.

C'est par la diffusion de tracts et de journaux glissés de nuit sous les portes et dans les boîtes à lettres, ou par les premiers sabotages ou encore par les menaces de représailles allemandes contre les « terroristes » que la Résistance se rend visible et fait parler d'elle.

A partir de 1943, les réfractaires au STO doivent par nécessité rejoindre la clandestinité et beaucoup entrent dans la Résistance. En 1944, l'approche du Débarquement, le parachutage de matériel et l'avancée des Américains vont, à leur tour, amplifier l'activité des réseaux qui se réorganisent en maquis. Mieux armés et mieux équipés, les résistants sont alors plus efficaces. Mais plus vulnérables aussi : les risques augmentent et certaines tragédies vont ensanglanter les derniers mois précédant la libération, et révéler aux habitants que tel jeune ou tel voisin que l'on croyait mener une vie normale ou à l'abri risquait en fait sa vie nuit et jour.

Ce n'est qu'après la guerre que les résistants sont sortis de l'ombre et ont été connus. Mais à part quelques chefs dont les noms sont restés célèbres, la plupart des « FTP, patriotes, maquisards FFI » comme on les a appelés, sont retombés dans l'oubli.

Avec le temps, il arrive que des familles ayant conservé des documents ou retenu des anecdotes se rendent compte de la valeur de ces témoignages et acceptent de les partager.

Mme Gérard, domiciliée à Kergrist a ainsi ouvert un dossier concernant son père, Albert Duigou qui, âgé de 16 ans en 1940, apprenti boulanger chez son cousin -et résistant- Yves Le Goff, fut très jeune engagé dans la Résistance active et risqua plusieurs fois sa vie.

Bevañ e Plounez remercie Mme Gérard d'avoir accepté de parler de son père et d'avoir rassemblé les documents officiels et familiaux ainsi que les photos qu'elle a en sa possession en vue de proposer ce « parcours d'un d'un jeune résistant. ».

Albert naît en 1924 et Marie, « Mimie », sa sœur en 1922. Orphelins très jeunes, ils sont recueillis et élevés par un oncle et une tante. Vers 1938, ils trouvent du travail chez le boulanger de Plounez, M Yves Le Goff dont l'épouse, Marie est leur cousine germaine. C'est ainsi qu'Albert devient apprenti boulanger et Marie employée de maison et vendeuse. M Le Goff dispose d'une voiture pour les livraisons et Albert Duigou saisit cette opportunité pour passer son permis de conduire dès ses 16 ans en mai 1940.



Albert Duigou, jeune résistant et réfractaire au STO

À la sortie du bourg, le chemin de Kernuet aligne plusieurs commerces, D'un côté et côté à côté, le café-téléphone public Le Perff, la boucherie Mazeo, la boulangerie Le Goff, la charcuterie de *Maïañ Bars-Henry* (épouse du charron du bourg, Antoine Henry), et de l'autre, l'épicerie-mercerie-vêtements de travail-sabots de Marie Henry et l'épicerie quincaillerie de Valentine Mauffray, l'épouse du maire Guillaume André.. Tous ces commerces entretiennent une certaine animation et les jeunes gens et jeunes filles aiment se croiser, se retrouver et s'attarder là où il y a de la jeunesse ; c'est le cas de la boulangerie où il règne toujours une joyeuse atmosphère.



M et Mme Le Goff à leur mariage, peu avant leur installation à Plounez comme boulangers

L'Occupation va bien sûr provoquer des changements tant dans les approvisionnements et habitudes alimentaires (tout est rationné, y compris et surtout le pain) que dans les déplacements. M. Le Goff, en 1940, déclare que ses activités professionnelles l'amènent à parcourir 20 km par jour, ce qui nécessite 250 litres de carburant par mois. Ses déplacements peuvent le conduire, lui ou son commis Albert, au-delà du Trieux.

Dès 1942, M. Le Goff est contacté pour rejoindre la Résistance. Son épouse l'épaulé dans sa tâche et leur domicile devient le p.c. d'une cellule qui va vite grandir. Albert est lui-même recruté par Jean Devienne (un jeune Nordiste, réfugié à Guingamp et en charge du recrutement de résistants) et Marcel Allain. Il sera chargé à son tour du recrutement et de la distribution de journaux clandestins ; sa sœur « Mimie » tape les tracts ou les messages à la machine à écrire. Parfois aidée d'une autre cousine, Cécile Février domiciliée à Penvern¹, elle les transporte à bicyclette et les remet à des contacts.

Parmi les premières actions d'Albert Duigou (connues grâce à un brouillon d'états de service rédigé plus tard) il y a eu la récupération de revolvers après avoir désarmé des gendarmes à Pleumeur-Gautier et la rafle sur des tickets d'alimentation à la mairie de Ploubazlanec. Une autre opération fut menée à Plouézec²

¹ Yves, le père de Cécile, travaille aux Chemins de Fer et fait partie d'un autre groupe de résistants au sein de son milieu professionnel. Il est ainsi informé quand des rails ont été coupés et lui-même en informe les mécaniciens.

² Albert Le Duigou craindra qu'au moment de s'installer comme boulanger à Plouézec après la guerre, il ne soit reconnu par M. Maynard qui était maire pendant l'Occupation.

Albert rejoint très tôt le groupe **FTP** permanent de Plounez (qui appartient au sous-secteur Lézardrieux-Paimpol, lui même relevant du Secteur Nord 2 sous les ordres de Charles Queillé, et Yves Le Moigne³.

En réponse à l'ordre de réquisition au STO qu'il reçoit au printemps 1943, Albert doit quitter Plounez pour échapper aux recherches et se réfugier dans les localités des environs, en particulier à Pléhédel où il séjourne à plusieurs reprises à la ferme Le Moullec.

Il va aussi dans la région de Carhaix, mais revient de temps en temps à Plounez, ce qui n'est pas sans risques, ni pour lui ni pour Charles Queillé également hébergé par la famille Le Goff. Tout à côté, la boucherie tenue par Mme Georgette Mazeo et son beau-frère François (André Mazéo est prisonnier de guerre) héberge aussi des résistants comme Robert Cadec, responsable du secteur de Plourivo.

Cécile Février se souvient :
« *Ma cousine Mme le Goff, aidée par une autre cousine, Mimi Duigou, accueillait en permanence de nombreux réfractaires STO et résistants. Chez elle, ils trouvaient le gîte et le couvert, cela faisait beaucoup de bouches à nourrir. Chez elle, étaient entreposés des armes, journaux, tracts et matériel de sabotage. Le danger était permanent et le commerce de la boulangerie ne justifiait pas toutes les nombreuses allées et venues des jeunes. La maison de mes cousins était ma 2ème maison, aussi tout naturellement ai-je voulu les aider* ».

(notes manuscrites non datées)



« *Mimie Duigou* », « *dactylo* » et agent de liaison

L'activité clandestine amène tous ces combattants de l'ombre (en majorité des jeunes hommes) à se déplacer de part et d'autre du Trieux. Une présence féminine à leurs côtés facilite les passages lors des contrôles ! Mais le rôle des femmes revêt d'autres formes, comme secrétaires, agents de liaison et « convoyeuses ». Non seulement elles transmettent des messages dissimulés dans leurs bicyclettes, mais « Mimie », Cécile, Odette Fay de Lézardrieux et quelques autres transportent parfois des munitions et des armes légères dans les sacs de leurs vélos. La surveillance au pont de Lézardrieux était, paraît-il particulièrement relâchée, mais le risque existait quand même ! Ces munitions et armes légères sont ensuite dissimulées soit dans les chambres de ces jeunes femmes à leur domicile, soit à la boulangerie Le Goff.

L'approche du Débarquement va provoquer le parachutage d'hommes et de matériel sur la Bretagne. Le 5 mars 1944, le groupe de Plounez a pour mission de récupérer sur une lande près de

³ Mlle Marie Jacob de Penvern (1897-1991) fut aussi une des premières adhérentes locales des FTP... Voir « Hommage à Marie Jacob » par Ch. Jacob dans les dossiers de ce site.

Maël-Pestivien du matériel militaires (armes et munitions) provenant du 1^{er} parachutage effectué dans le département. Mis dans le secret de l'opération, M. Le Bars, ingénieur des Ponts et Chaussées et responsable du parc « Phares et balises » à Lézardrieux a fait préparer une camionnette avec le plein de carburant.

Dans l'après midi, les cinq hommes (Ch. Queillé, Y. Le Moigne, D. Camus, P. Jourand et, au volant, Albert Duigou, le seul à savoir conduire) arrivent à la lande. Le chargement s'opère sous le regard inquiet du chauffeur : trop lourd, trop volumineux. Tout ne peut être emporté et il faut déjà repartir avec un véhicule dont les freins répondent mal : il faut utiliser le frein à main ; de plus la nuit tombe et les phares sont peints en bleu, sauf une bande de 3cm de large ! Soudain, dans une grande descente sinueuse, la camionnette s'emballe, manque de chavirer et finit sa course dans une cour de moulin. Il faudra demander l'aide du meunier et de ses chevaux pour remonter la côte et reprendre la bonne direction. Peu après, le conducteur doit forcer le passage en fonçant sur des cyclistes allemands surpris dans leur ronde ! Puis, à un passage à niveau fermé, ce seront 2 gardes allemands endormis qui seront neutralisés et leur ligne téléphonique détruite... La fin du voyage se passe bien : une partie du matériel est laissée à Plouec, l'autre livrée à Pleumeur Gautier. Albert peut enfin ranger le véhicule au parc des Ponts et Chaussées...

Dès les jours suivants, Albert participe à deux opérations de sabotage : le 10 mars sur la voie ferrée Guingamp-Paimpol au niveau de Frinaudour et le 17 mars sur la voie ferrée du train départemental au niveau de l'entrée du pont de Lézardrieux.

Mais cette sur-activité de la résistance et le grand nombre de résistants ou de réfractaires impliqués rendent les réseaux vulnérables : des rafles sont conduites, autant pour éliminer les résistants que pour retrouver les réfractaires. Des arrestations ont lieu...

Le 8 mai 1944, les Allemands font irruption dans la cuisine de la boulangerie Le Goff en hurlant. La boulangerie a deux sorties, l'une sur la route l'autre sur la cour (où se trouve un hangar plein de bois et de paille dissimulant la voiture du boulanger). Monsieur Le Goff est absent, mais Albert Duigou, qui se trouve dans la boulangerie, n'a que le temps de sauter par la fenêtre côté cour, se dissimuler chez des voisins (M. et Mme Gourhan) puis disparaître dans les talus de la campagne. La sentinelle allemande, du haut du clocher où elle est en faction, ne peut plus guider les poursuivants. (La même scène est racontée par d'autres témoins à la date du 8 mai, dans le corps de cet article)

La Résistance est durement touchée. Les membres de Plounez doivent quitter le secteur. Albert rejoint le maquis de Trebrivan et, après l'attaque de ce maquis, va à nouveau se cacher dans les environs de Carhaix. Fin avril, l'arrestation à Lézardrieux de Charles Queillé (qui était hébergé à la boulangerie Le Goff) puis son exécution le 8 mai ainsi que l'arrestation à Pleumeur Gautier, vers la même date, de cinq autres membres du groupe, montrent à quel point le secteur côtier devient dangereux.

Le 8 mai 1944, Albert Duigou rejoint le 16^{ème} bataillon des Forces Françaises de l'Intérieur des Côtes-du-Nord avec le grade de sous-lieutenant remis par le colonel Marceau, chef départemental FFI des Côtes du Nord. Au mois de juillet, il fait partie du maquis de Kerfot et, à partir de ce moment-là, participe aux opérations qui vont faciliter l'avancée des troupes américaines et mener à la libération de Plounez (16 août 1944) et de Paimpol le lendemain.

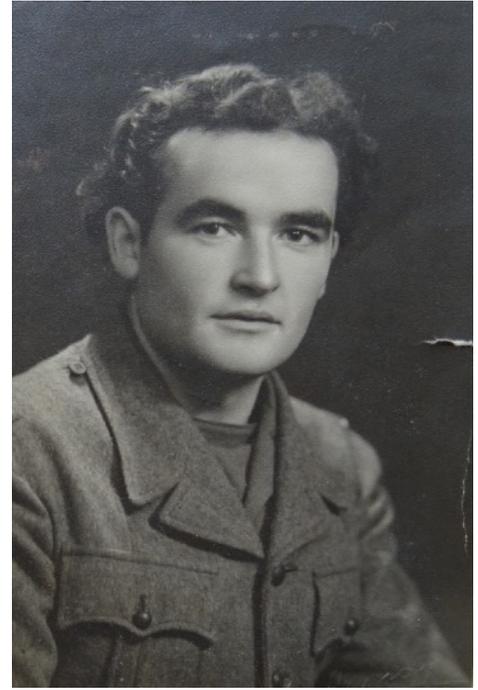
Après la libération du secteur, il part combattre sur le Front de l'Atlantique (poches de Lorient et Saint-Nazaire).

Après la liquidation du front de Lorient et de Saint-Nazaire, à compter du 1^{er} juin 1945, il est homologué au grade d'adjudant de réserve et affecté au Groupe de transports N° 512.



Le 30 août 1945, il est cité à l'ordre de la Division

Albert Duigou est démobilisé et rayé des contrôles le 25 septembre 1945 et rentre à Plounez. Il sera décoré de la croix de guerre 39-45 avec étoile d'argent, ainsi que de la médaille commémorative Française, guerre 1939-1945 avec barrettes - engagé volontaire et Libération.



Albert Duigou et Odette Fay se sont connus « dans la Résistance, et se sont mariés en 1946

À son retour à la vie civile, Albert reprend son activité de boulanger. En 1946 il épouse Odette Fay qu'il avait rencontrée à Lézardrieux dans le cadre de la Résistance. Au fil des missions, des affinités s'étaient en effet créées.



M. Février et son épouse à Penvern en compagnie d'Albert.



« Mimie » et Louis Le Carrou après la guerre.

Sa sœur Mimie a épousé l'année précédente un autre Plounézien, Louis Carrou, rencontré dans les mêmes circonstances. Albert et Odette s'installent à Plouézec comme boulangers. Le couple aura 2 enfants.

Albert et son épouse n'ont presque jamais parlé de leur rôle dans la Résistance, sinon par allusions ou en présence d'anciens résistants.